

Zeitschrift: Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles

Band: 11 (1954)

Heft: 1-2

Artikel: Deux épîtres à un ami bibliophile

Autor: Marchand, Jean

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-387746>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jean Marchand | Deux épîtres à un ami bibliophile¹

*La tierce épître sur la quête des livres
Ensemble l'historiette
d'un maroquin citron de Grolier*

Mon Ami, je croyais en avoir fini, mais la matière vous entraîne parfois plus loin qu'on ne pensait. En effet, me semble-t-il, tu as encore à tirer profit de la chasse aux livres, que tu considéreras, dans ta recherche de la sagesse, comme un exercice pratique. Cela n'est point à dédaigner.

La dite chasse, en effet, te fortifiera le corps et l'âme. Tu ne dois point te contenter, pour ta docte quête, de recevoir des catalogues de libraires, pointer les articles désirés et les commander aussitôt à l'aide de ce maudit engin qu'on nomme téléphone. Il faut payer un peu plus de ta personne. Tu iras dans les salles de vente, – à l'*Hôtel*, si tu es parisien. Tu y trouveras le chaud, le froid et les courants d'air; tu ne craindras pas la bousculade et tu supporteras les mauvaises odeurs. – Tu visiteras les libraires de toutes catégories, et ce n'est pas peut-être dans les vitrines les plus brillantes ni dans les magasins les plus luxueux que tu feras les découvertes dont tu seras le plus fier. Tu devras donc pénétrer dans d'humbles

boutiques nauséabondes. – Tu n'hésiteras pas non plus à déambuler le long de la Séquane et à fouiller les boîtes des quais. Je t'en avertis, c'est souvent un plaisir, quand le temps est beau, car tu ne saurais imaginer de plus délicieux paysage que les environs de la Cité et de l'Île Saint-Louis, au printemps, du pont Sully au Pont Royal. – Mais au fort de l'été, ou sous la pluie et la neige de l'hiver, c'est autre chose. Tu ne craindras cependant ni la marche ni les longues stations, ni l'humidité ni les rhumes. Tu te vêtiras selon la saison, – mais quelle que soit la saison, tu n'omettras pas de prendre de solides vieux gants, – prêt néanmoins à quitter parfois le dextre pour feuilleter le volume qui aura fixé ton attention. Et ne crois-tu pas que ce sport d'hiver ou d'été en vaille d'autres? Pour ma part je le répute au moins aussi sain et salubre, – et plus profitable. Les bouquinistes, eux, sont toujours à leur poste – à leurs boîtes – du premier janvier à la Saint-Sylvestre, et si tu ne les visites assez souvent, tu risques de manquer de bonnes rencontres.

Ce n'est pas tout. Que tu pratiques la chasse d'intérieur ou de plein air, il faudra avoir l'esprit toujours en éveil, la bibliographie toujours en mémoire. Quand tu auras un doute, et que l'occasion le permettra, armé d'un carnet, tu prendras une note sur l'ouvrage qui t'intrigue; rentré chez toi, tu vérifieras la date, l'édition, les armes, l'ex-libris, la signature au titre ou la dédicace et l'état de tes finances – et tu reviendras sur les lieux dans les moindres délais, le lendemain au plus tard, si ton examen a été favorable. Il est parfois dangereux de faire mettre un volume de côté, le temps de la réflexion. Mieux vaut ne pas trop attirer l'attention du libraire ou du bouquiniste sur l'objet de tes désirs, – mais c'est affaire de circonstances.

Or, poursuivons, mon Ami. Après les divers exercices dont je viens de t'entretenir, tu dois encore te cuirasser l'âme d'un triple airain, et te préparer aux surprises, – agréables ou non. Efforce-toi de demeurer froid, impassible, imperturbable en cas de découverte d'une perle rare, comme en cas de déconvenue. C'est surtout dans la seconde hypothèse que tu auras à exercer ta philosophie.

Si tu tombes un beau jour sur une originale de Molière portant une dédicace de l'auteur, ou sur

¹ ... Par quoi il faut entendre: «les huit doctes et subtiles Epîtres du sieur Iohannes Mercator, Poitevin, adressantes à un bibliophile ami d'icelui, par lesquelles le dit sieur s'efforce, selon son petit esprit et pouvoir, de l'endoctriner et instruire de la manière et façon de choisir, acquérir, ordonner, entretenir, réparer, défendre des ennemis ses livres; de les lui faire aimer chèrement; voire de lui enseigner à s'en défaire et dépendre au besoin, philosophiquement et sans larmes ni pleurs; et diverses autres matières analogues, pour son plus grand profit et plaisir.»

Jean Marchand, chartiste, bibliothécaire de l'Assemblée nationale française, correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques et auteur de nombreux travaux d'histoire et d'histoire littéraire, joint à sa vaste érudition une longue expérience personnelle de bibliophile. Expérience dont il livre ici l'essentiel, avec autant de finesse et d'esprit que de savoir.

Un élégant volume de 192 pages au format 11,5 × 17 cm., dans une typographie soignée agrémentée de bandeaux et lettrines anciens. Sur vélin ivoire fr. 9.-, sur vergé chiffon fr. 25.-.

Wir möchten das ansprechende Bändchen *Epîtres à un ami bibliophile* unsern Mitgliedern nachdrücklich empfehlen. Wie die beiden Proben es zeigen, die wir unserm Mitglied, Herrn Hermann Hauser in Boudry (*Editions de la Baconnière, Neuchâtel*), verdanken, ist das reizend ausgestattete Werkchen nicht nur mit Sachkenntnis, sondern auch mit viel Geist verfaßt. Ein geeignetes Geburtstagsgeschenk für jeden Bücherfreund.

Übrigens wird demnächst vom gleichen Verfasser in dem angegebenen Verlag ein weiteres Bändchen *Epîtres nouvelles à un ami bibliophile* erscheinen, das sich in ebenso witziger Form mit dem Leben und den Sammlungen berühmter Bibliophilen befaßt, «Epîtres introductives, rassurantes, réconfortantes et encourageantes à un mien ami bibliophile, ou tendant à le devenir».

un exemplaire de l'introuvable H. B., n'ameute pas le quartier de tes cris. Paie, – n'importe la somme, – mets le volume dans ta poche et va-t-en, sans bruit, en t'appuyant aux murs pour ne pas choir d'émotion. Cela ne t'arrivera pas souvent ...

Mais si tu manques une belle occasion, ne te désespère pas non plus : cela ne serait pas digne de toi – et tu gagnerais vite une maladie de cœur. Moi qui te parle, j'en ai manqué ou vu manquer plus d'une fois.

Un jour, passant chez certain bouquiniste, je mets la main sur une rarissime édition d'un classique du grand siècle.

– Un client s'y intéresse déjà – me dit l'homme, – il a vu le volume, il hésite, il va revenir le regarder de nouveau, mais il ne l'a pas retenu. Si vous le voulez, dépêchez-vous, prenez-le.

Ce que je m'empressai de faire.

Quelques instants plus tard, continuant ma promenade, mon attention fut attirée par un acheteur professionnel, dont la silhouette m'était familière, qui se lamentait à haute voix et gesticulait. M'approchant un peu, je l'entendis raconter qu'il venait, dans telles conditions, de manquer pour un prix modique, une pièce des plus curieuses ... c'était mon volume. – J'eus l'audace de le lui montrer :

– C'est moi qui viens de l'acheter! – Je tâchai de le consoler un peu : le volume était détérioré, sa valeur bien moindre qu'il ne croyait ... Je ne sais si je réussis à le convaincre.

Une autre fois, ce fut l'inverse. Longeant les quais, je jetais un coup d'œil aux boîtes, lorsque je m'entendis interpeller par le bouquiniste, qui me connaissait : je lui avais acheté, – entre les deux guerres, – une petite bibliothèque. Je ne le vois plus ; peut-être est-il mort ! Il était grand, gros, rouge, fumait sa pipe sans discontinuer et assis sur un banc en plein vent, s'accommodait des pires intempéries.

– Monsieur, j'ai un «seizième» qui aurait bien fait votre affaire. Un maroquin citron aux armes. Mais je viens de le vendre. Venez le voir tout de même, si vous voulez, demain, dans ma remise...

Un maroquin citron, aux armes, du seizième siècle, il en faut moins pour faire battre le cœur d'un bibliophile, et à tout hasard, j'acceptai l'invitation. Faveur exceptionnelle, car mon homme ne recevait pas tout le monde. L'accès de la remise, saint des saints, était réservé à certains revendeurs bien connus et à un très petit nombre

de clients de choix, une heure par jour, et moyennant le mot de passe.

Dès le lendemain, j'étais au lieu dit. Jouxte Saint-Sulpice, dans une rue étroite et sombre subsistent de grands vieux hôtels délabrés. Je pousse le vantail d'une haute porte cochère qui donne sur un vestibule monumental de pierre. Entre la loge du concierge et un escalier de pierre à double révolution, croulant de vétusté mais encore majestueux, s'ouvre une porte basse : chenil ou dépôt de charbon, qui sait ? On descend trois marches dans une demi-obscurité, – pour se trouver dans une pièce basse où on ne voit que des livres : livres revêtant les murs, livres posés de champ au milieu du carré et s'élevant en montagne tumultueuse, jusqu'au plafond, livres formant des piliers qui soutiennent les solives, puissantes assises d'in-folio formant tables, autres assises servant de sièges. Quelques petits chemins de largeur d'hommes, tels des galeries de mine, sont réservés entre ces dangereuses piles qu'on frôle en avançant. Point ne serait besoin de la force de Samson pour ébranler les colonnes du temple et provoquer l'effondrement général. Ces volumes ont-ils quelque valeur, je n'en sais rien : on n'en voit que la tranche. Sauf un petit nombre d'isolés, qui surnagent, ils ne sont ni à vendre ni même à toucher ; immeubles par destination, leur masse fait partie intégrante de l'édifice. Entendant mes pas, le maître du lieu, qui trônait majestueusement sur des Pères de l'Eglise, reliés en peau de truie, avance la tête, s'assure au faible jour d'une vieille ampoule électrique que je ne suis pas un intrus, et me désigne un petit paquet, couvert d'un affreux journal : «Voilà, regardez!» Du bout des doigts je déplie le journal. On ne m'avait pas menti : le maroquin citron était là, quant aux armes qu'il portait, un coup d'œil m'avait suffi pour les reconnaître, et je faillis d'émotion renverser un des piliers livresques : c'étaient les armes de *Grolier!*

– Il me faut ce volume!

– Impossible, je vous l'ai dit, il est vendu.

– Mais, vous a-t-on versé des arrhes?

– Non, rien.

– Alors dégagez-vous!

– Aucun moyen, j'ai promis.

Je me heurtai à un roc. Je finis par savoir que le volume avait été vendu ... treize cents francs. Même en ce temps-là, deux zéros de plus n'eussent pas mis le volume à un prix excessif. Je proposai une bonne surenchère – sans résultat. Je priai mon inhumain de transmettre à l'heureux acqué-

reur une offre généreuse de rachat; je lui promis, pour lui-même, une forte commission, ce qu'il finit par accepter.

– Revenez dans deux jours, mon client sera peut-être passé, et vous aurez la réponse.

Tu devines, mon Ami, que je ne dormis pas dans l'intervalle. – Je revins: il n'y avait rien de nouveau. Je revis le volume qui gisait sur un tas dans son journal grasseux et je pris une empreinte de ses armes. Je renouvelai mes assauts, billets en main.

– J'ai promis, je ne peux rien; mais je ferai part de vos désirs: revenez.

Une nouvelle visite fut aussi décevante. Puis mon triste horizon s'éclaira d'une lueur d'espoir. Ces douloureuses alternatives durèrent une semaine. Je maigrissais. Un jour enfin, je repassai: le volume et le journal n'étaient plus là ...

– Mon client est venu; il a pris et payé son livre et n'a rien voulu entendre ...

J'eus besoin de toute ma philosophie pour ne pas sauter à la gorge de ce bouquiniste au cœur de bronze. C'eût été mal le récompenser de sa foi à la parole donnée – mais j'ai compris ce jour-là que l'amour des livres pouvait pousser au crime.

Longtemps je m'abstins de revoir, sur les quais, mon bourreau. Une fois cependant, je m'arrêtai devant ses boîtes. J'allais marchander un petit livre, mais l'homme m'arrêta:

– Regardez-le, si vous voulez, mais il est vendu. Monsieur que voici vient de l'acheter – et il me glissa dans l'oreille: «C'est l'acquéreur du maroquin jaune ...»

Faisant la sourde oreille, je gardai un instant le volume à la main et je le reposai dédaigneusement:

– Sans intérêt! ...

Je lançai un regard noir à mon rival – qui me le rendit – et je tournai les talons.

Je sus depuis que c'était un homme de finance, de basse finance – mais qui avait réalisé de gros bénéfices en affaires louches, que les libraires le respectaient, craignant de lui déplaire; qu'il achetait à tout prix les «seizième» et qu'il allait, chaque semaine, ensevelir son butin dans un château lointain et solitaire. Je ne l'ai jamais revu.

Quant au Grolier citron, dans cent ans, dans mille ans, s'il passe en vente à l'Hôtel, je t'en donne ma parole, je le reconnaîtrai!

Mon Ami, je te quitte: Tu as maintenant une idée de ce que peuvent être les joies et les douleurs d'un bibliophile; fais-en ton profit. Réjouis-toi de ce que tu trouveras de beau, – ne souhaite pas la

mort de ton prochain pour t'emparer de sa bibliothèque; conserve, quoi qu'il arrive, une âme égale; vis heureux, et, comme disait, ou à peu près, Horace, *Carpe librum!*

Vale

J. M.

Quinte épître à un ami bibliophile qui fait réparer ses livres

Ami bibliophile, cher et aimé confrère, salut! Tu t'enquiers de moi si tu dois réparer ou, comme on dit, restaurer tes livres, quand et comment. Je t'en dirai en peu de mots mon sentiment. Ce que je pense, toutefois, ne peut faire office de loi, car il n'en est point en cette matière, hormis celle du goût, et si le mien se trouve en défaut, ne m'en veuille pas et consulte de plus habiles.

Puisque tu me poses cette question, peut-être n'es-tu point de ces favoris de Fortune qui s'en vont acquérir à grands frais leurs livres chez les plus réputés libraires de Paris ou de Londres, ou dans ces redoutables auctions annoncées à son de trompe, rendez-vous des Crésus des deux Mondes. D'ailleurs, que servirait de le regretter! Mieux vaut s'en consoler. Beaucoup de livres qu'on peut obtenir comme prix de ces tournois sont, à la vérité, des pièces précieuses transmises, depuis des années ou des siècles, de cabinets fameux en cabinets fameux, de mains amoureuses en mains amoureuses; ils ne demandent pas les soins de l'homme de l'art, dont ils n'ont que faire, et on les peut poser tout de suite sur les rayons de sa *librairie*. Certains d'entre eux ont-ils, au cours des temps, subi quelques accrocs, on les a réparés, le coin a été redressé, la coiffe refaite; il n'y a plus à y toucher, – si on est sûr, du moins, que tout a été bien et honnêtement fait. Car il est vrai que la mauvaise *restauration*, – si même il en est de bonnes! – est parfois irréparable; et celle qu'on peut dire acceptable a encore un tort, quand tu achètes ton livre tout restauré: c'est d'avoir été exécutée par ou pour un autre, et, le plus souvent, dans des conditions que tu ignores, selon un goût qui peut être fort éloigné du tien.

Donc, c'est chez le bouquiniste, voire dans la boîte des quais, en déambulant le long de Séquane, qu'il t'arrive d'acheter tes livres, tenté que tu es par le prix, par la rareté ou par l'intérêt particulier du volume. C'est une bien autre affaire. Tu en retireras joie et peine. Mais oui, le volume qui aura, peu en importe ici la raison, fixé ton choix

te parviendra tel que les âges l'auront fait; il aura subi, veux-je dire, les injures du temps, peut-être aussi celles des hommes; mais, attention! je te parle des injures que l'on peut nommer *involontaires* des hommes: ces inhumains l'auront laissé choir, l'auront laissé souffrir des intempéries, auront arraché, sans malice, des lambeaux de sa reliure, l'auront affligé, par négligence, de mille misères; – pour ton bonheur, en revanche, ils ne l'auront pas indignement sophistiqué: à leurs yeux, il n'en valait pas la peine, et c'est en somme ce qui l'a sauvé d'un autre péril; il n'est point tombé de Charybde en Scylla; il a subi les atteintes inévitables de la maladie, mais non le traitement, bien plus redoutable encore, de quelque méchant médecin. En possession de ta précieuse trouvaille, – précieuse, elle l'est au moins par ton choix, – tu as toute liberté de la laisser dans son état, si cet état n'offre ni inconvénient ni danger, ou de la soigner comme il convient, si un remède s'impose, et sans être gêné par les manœuvres d'un prédécesseur.

Or, si tu me demandes comment il sied d'intervenir, je te répondrai: le moins possible, et s'il faut absolument faire ce moins possible, le plus délicatement possible, comme je vais m'en expliquer. Ton premier soin, ton premier devoir doit être de sauver la vie de ton livre, c'est-à-dire de lui permettre de durer. Il faut le rendre solide et le rendre propre; tu n'aviseras qu'en second lieu à parfaire l'élégance de son habit. Vois donc d'abord si les feuillets sont au complet, en place et en bon état; si la couture est solide; si le dos et les plats ne menacent pas de divorcer, si le premier fait suffisamment corps avec le volume, si les seconds n'ont pas été déformés par l'humidité ou brûlés par la chaleur; si coiffes et coins n'ont pas trop souffert; si de graves déchirures n'endommagent point la peau en quelque endroit, voilà, grossièrement, ton premier examen. Il faut passer à l'action.

Commence, si tu veux m'en croire, par t'occuper du corps du volume. N'est-ce pas, en bonne doctrine, le principal? La reliure n'est que l'habit de ce corps. Du reste, l'ordre matériel des opérations le veut ainsi, et ce serait un non-sens que de remettre une couverture en état avant d'avoir assuré la parfaite tenue des cahiers. Il est vrai, cependant, que parfois l'habit seul compte, le corps étant dénué d'intérêt; en ce cas, tu seras libre de réduire dans une juste mesure les soins que peut mériter ce corps.

L'intérieur du volume, qui se trouve naturellement moins exposé aux dangers que le dehors, a, en général, moins souffert. Les maux que tu devras soigner en ces parties sont les moins graves, ordinairement. Je veux croire que ton volume ne sera pas en si triste et lamentable état qu'il le faille entièrement démonter, quoique cette opération ne présente pas généralement de grands obstacles. Mais s'agit-il de boucher quelques trous, soit au moyen d'un petit morceau de papier collé, soit avec de la pâte; de doubler un feuillet (si le verso est blanc, comme il arrive d'habitude pour le titre), ou d'en consolider les bords, les coins ou les fonds; de faire disparaître des traces de plis ou des gaufrages; de nettoyer des parties salies, tachées, du texte ou des figures; de laver entièrement le livre s'il est par trop malpropre, maculé d'encre, souillé de marques de doigts (tes prédécesseurs l'ont peut-être feuilleté d'un index, ou même d'un pouce humide: vouons-les ensemble aux dieux infernaux), ou parsemé de rousseurs comme beaucoup de romantiques, – tu peux t'en remettre sans risque à l'adresse manuelle d'un habile spécialiste; recommande-lui surtout de n'employer aucun de ces produits qui, en nettoyant le papier, risquent de le détruire ou, cela arrive, d'affaiblir à la longue le beau noir de l'encre d'imprimerie. Manque-t-il des feuillets, tu peux les faire refaire, soit à la main, soit par cliché typographique, après avoir photographié, je n'ose pas dire décalqué, dans un exemplaire complet, les parties qui manquent dans le tien. Tous les feuillets remis en état, tu feras assurer la liaison des cahiers si elle est trop lâche; si, ce qu'à Dieu ne plaise, les nerfs ou ficelles sont rompus, force sera de tout recoudre. Mais, comme je te l'ai dit, ces accidents ne sont pas de ceux qui se produisent le plus habituellement, et le corps d'ouvrage est moins souvent malade que la reliure. Maintenant, te voilà tranquille sur la santé de ce corps; donnons nos soins à la reliure elle-même.

C'est cette remise en état de la reliure qu'il ne faut pas entreprendre à la légère, ni confier à un artiste qui ne soit éprouvé. Remarque, en effet, que tu dois surtout, comme je t'ai dit, consolider ton livre, en conservant de la reliure ancienne tout ce qui le mérite. J'ajouterai, en pensant à certains: autre chose est de réparer une reliure endommagée, la remettre en état, la rendre capable de durer par des travaux de renfort, travaux discrets et le moins visibles possible, – autre chose

de la «restaurer», dans le mauvais sens, je veux dire s'efforcer de refaire de l'ancien, pasticher des modèles, quelle que soit, d'ailleurs, l'adresse du praticien.

Donc bien des maux, nous l'avons vu, on put atteindre la reliure. Si elle est veuve de ses coiffes, que ses coins soient usés et que le carton voie le jour, cas fréquent, le remède est aisé. Les plats sont-ils frottés, éraflés, épidermés, – n'exige pas qu'on rende à la peau sa fleur. Le dos sera peut-être cassé, en partie arraché, la peau fendue aux charnières, les plats détachés. En recollant, en recousant, en insérant des contreforts sous les déchirures, on rendra à ton volume une honnête apparence et une solidité assurée.

Par l'effet de la chaleur ou de l'humidité, les cartons se seront déformés, – on les changera, – la peau racornie ou distendue, défauts que l'on fera difficilement disparaître, si même on y arrive. Mille autres misères ont pu se produire, auxquelles il ne m'appartient pas de te dire en détail comment remédier : c'est l'affaire des gens de l'art, et je m'en tiens ici à la doctrine.

N'oublie pas, cependant, que le travail pourra être fort délicat, la reliure fût-elle des plus simples. L'opérateur devra bien connaître les procédés et les matériaux en usage aux différentes époques de l'histoire du livre, pour ne commettre aucune faute de style. Te citerai-je l'exemple de l'étrange restauration d'un Racine, en maroquin aux armes de Louis XIV, que je possède ? Les fers du Grand Roi ayant été grattés à l'époque de la Révolution, le réparateur du temps de Napoléon coiffa bravement de la couronne impériale les fleurs de lis poussées à nouveau et attacha au collier du Saint-Esprit une belle croix de la Légion d'honneur ... L'artiste aura soin, également, d'employer pour ses réparations des peaux anciennes, provenant de reliures sacrifiées, mieux assorties que des peaux modernes aux tons généralement passés des reliures à remettre en état. Evite de t'adresser à un «cordonnier», comme celui qui, sur une reliure en veau brun foncé, me plaqua une superbe pièce d'un cuir jaune vif, – on ne m'y reprendra pas ...

Mon Ami, tu es un sage, tu sais qu'on ne doit pas tenir toutes maximes pour générales. Ton livre est en mauvais état : la plupart du temps, soigne-le comme je viens de te dire.

Mais il est des cas extrêmes ; si le mal est trop grave ou si le volume ne mérite pas de grands frais, mieux vaut renoncer à un traitement aussi

onéreux que difficile ; il te reste la ressource d'une reliure neuve. Si, au contraire, le volume a peu souffert et que des défauts extérieurs légers ne compromettent point sa vie, ni ne le déshonorent, pourquoi ne pas le laisser tel quel ? Je ne te conseillerai jamais de réparer à tout prix : il faut juger des espèces. Pour moi, j'aime mieux avoir ce bouquin que voici, dépourvu d'une coiffe, proprement enlevée, que muni d'une coiffe refaite ...

Quittons ces exceptions. – Voilà maintenant ton volume bien consolidé et rajusté ; il ne lui manque que quelques dorures. Tu voudras peut-être faire prolonger ce filet interrompu, compléter cette dentelle, graver même un fer pour ce motif d'angle ... Je ne t'y engage pas trop. Mieux vaut, en beaucoup de cas, laisser voir franchement les parties réparées que de se livrer au plus habile camouflage. Répare discrètement, mais ne cherche pas à dissimuler ce que tu auras réparé. Je sais bien que beaucoup ne tolèrent pas de lacune dans le décor : leur œil en est offensé ; il en est certains aussi dont les intentions ne sont pas tout à fait pures ... Ne les imite pas. Pense non seulement à toi, mais à ton successeur. Au reste, sois prudent, sois même méfiant et informe-toi de ton prédécesseur, si l'on te propose l'acquisition d'un volume richement orné, trop parfaitement intact, – d'aspect.

Je t'ai dit sommairement comment secourir tes livres malades ; mais il te souvient que parfois une reliure ne peut pas être réparée ou ne le mérite pas ; ton volume, supposons-le infiniment précieux, ou seulement plein d'intérêt pour toi, t'est parvenu avec d'inutilisables morceaux de couverture : tu vas le faire relier à neuf ; de même, bien entendu, si tu l'as acheté, comme il arrive, entièrement décousu, «préparé pour la reliure». En ce cas, comment l'habilleras-tu ? – Si tu veux être sûr de ne commettre aucune faute de goût, qu'il s'agisse d'un incunable, d'un classique des grands siècles, d'un romantique ou d'un moderne, adopte sans crainte le maroquin plein, et choisis-le rouge ou vert, de préférence, ou même laval-lière ou citron, bien plutôt que bleu ou violet, ou d'une teinte incertaine et fragile. Ce maroquin, à moins qu'il ne revête un ouvrage moderne, ne t'avise pas trop de le «décorer». La reliure janséniste, toujours belle dans sa simplicité lorsqu'elle est parfaitement exécutée, te paraît-elle un peu trop austère ? Tu peux l'ornier, sobrement, de quelques filets dorés ou froids, de tes armes, si tu en as, ou de ton chiffre, sur les plats, sur le dos, et

plutôt sur le dos que sur les plats. Aimes-tu le faste? Je ne te défends pas de *doubler* cette reliure d'un maroquin de même ou d'autre couleur, et sur cette doublure tu as bien le droit de te montrer moins sévère et de placer quelque composition qui pourra être riche pourvu qu'elle soit de bon style. Mais le maroquin est cher ... S'agit-il d'un ouvrage ancien, je veux dire antérieur à la Révolution, habille-le, si cela te plaît, d'un beau vélin, plein bien entendu et tout uni, ce qui serait peut-être le mieux, ou décoré avec une extrême discrétion: la fantaisie est peut-être encore moins tolérable avec le vélin qu'avec le maroquin. On a fait jadis, je le sais, d'admirables vélin dorés, que la patine du temps a rendus plus chauds, – Hérédia s'en est souvenu, – mais à cause du fond clair, les dorures ne s'y voient pas toujours bien nettement; un titre poussé à froid est certes plus lisible. Du reste, l'art difficile du vélin doré tend à se perdre, s'il n'est déjà perdu ...

Ton livre est-il d'époque romantique ou moderne, une demi-reliure, avec ou même sans coins, en maroquin ou en veau de bonne qualité conviendra très bien.

Si, pour un ouvrage moderne, tu adoptes une reliure pleine en maroquin ou en toute autre matière, – évite, quoique certains l'aient employée, de te servir de la peau de tes semblables, – et que tu veuilles soit la revêtir de mosaïque soit la dorer diversement, je t'en laisserai la liberté. Cependant, ne franchis pas les limites du goût: la reliure doit d'abord protéger le livre; si de plus elle charme l'œil, tout est pour le mieux, – mais elle ne doit en aucun cas fixer l'attention de manière indiscreète, heurter le regard par des couleurs violentes ou mal assorties, ou par une de ces compositions nées dans des cervelles d'insensés, comme on en voit même chez des relieurs réputés, même en des vitrines d'expositions et de musées ... Mais ne sortons pas du domaine des restaurations pour nous aventurer en celui de la reliure neuve.

Tu sais donc maintenant, mon Ami, comment réparer tes livres, comment les relier à nouveau quand leurs anciennes couvertures sont irrépares. Laisse-moi te dire, je te prie, quand il ne les faut point relier; cela n'est pas sortir de mon propos. Il y a deux cas, me semble-t-il. C'est d'abord quand un livre particulièrement ancien, rare ou précieux, t'est parvenu dans son état primitif de brochure, – en blanc, comme on disait, – et surtout non coupé. Si, par exemple,

tu découvres dans cette condition (je te le souhaite) un elzevier comme *Le Pastissier françois*, ou un romantique comme *Le Rouge et le Noir*, édition originale, arrache-toi les yeux plutôt que de couper et relier ton volume; – fais-lui faire un étui ou une boîte, où tu l'introduiras revêtu, ne l'oublie point, d'une chemise. Certains, en ce cas, relient *sur brochure*; c'est moins grave que de relier à neuf, mais mieux vaut encore ne pas relier du tout. Du reste, ce livre, s'il est de simple curiosité, il y a bien des chances, j'ose le dire, pour que tu ne le lises jamais; ou si la fantaisie de le connaître te prend, tu en trouveras quelque exemplaire ordinaire; contient-il quelque grand texte, tu en auras plutôt dix éditions qu'une ...

Tu possèdes peut-être encore les lambeaux irréparables d'un exemplaire unique, inestimable épave, – mettons (si elle existe!) l'*Historique description du sauvage et solitaire pays de Médoc*, de La Boétie, ou même un manuscrit de Molière, ou, si tu veux une authentique relique, les restes déchiquetés du fameux *Livre de raison* de Montaigne, acquis, dernièrement, par la France, au poids de l'or, – eh bien! fais ce que je viens de te dire: conserve ce trésor *tel quel*, dans son étui ou dans sa boîte, à l'abri de tous les dangers, mais je te défends de tenter la moindre réparation.

Tu vas me dire maintenant que je ne t'ai point encore parlé du *remboitage* (terme que ne citent pas les dictionnaires), et tu dois croire que je le condamne. En effet, je n'aime pas qu'on revête un corps d'ouvrage, fût-il dérelié ou mal relié, de la couverture d'une autre dépecé. Si habilement, d'ailleurs, que l'opération soit conduite, il est bien rare qu'elle ne se décèle par quelque détail: les dimensions ou le style des parties ne s'accordent point, ou bien le titre est faux, à moins qu'une pièce ne le masque ou que le dos ne soit muet. Ne *remboite* donc pas, en principe, ou ne le fais que dans des conditions tout exceptionnelles (par exemple, pour habiller un album), et sans le dissimuler, car le *remboitage* est une manière de fraude.

Encore un mot. En réparant tes livres, pas plus qu'en les reliant, n'y ajoute, autant que possible, rien d'étranger: autographes, portraits, documents quelconques, fussent-ils les plus curieux du monde; ne *truffe* pas – du moins exagérément – tes livres; un livre n'est pas un musée. Une note bibliographique, une remarque concernant l'exemplaire peuvent quelquefois trouver leur place dans le volume, oui; mais ces pièces qui se

rappellent à l'ouvrage plus souvent de loin que de près, conserve-les *à part*, libres ou reliées.

Mon Ami, je ne t'ai point tout dit, mais je crois t'en avoir dit assez. Tu auras d'autres difficultés que celles dont j'ai parlé; des problèmes délicats se poseront: entre plusieurs solutions, choisis celle que te conseillera le bon sens, elle sera en même temps de bon goût, – de goût.

Pour finir notre entretien, tu me demandes si, ces sages avis, je les suis moi-même. Tu es, mon Ami, un peu indiscret, mais je ne t'en veux pas; sache donc que je m'en inspire ... selon le quartier de la lune et mon humeur du jour!

Vale.

Iohannes Mercator

Manfred Koschlig

Einige Mitteilungen zum Aufsatz über Luise Duttenhofer



Unser Versuch, das Andenken an jene hochbegabte, unglückliche Frau zu erneuern, deren Kunst auch heute noch aus ihren von Leben sprühenden Scheuenschnitten spricht, hat einige Leser zu brieflichen Mitteilungen und Fragen angeregt. Ich erfülle gern den Wunsch des verehrten Herausgebers, sie den Lesern der *Stultifera Navis* zu unterbreiten. Zuvor ein wichtiger Nachtrag zu dem Aufsatz¹: Inzwischen hat sich klären lassen, wer die Artikel über Luise Duttenhofer im Cotta'schen Morgenblatt verfaßt hat. Der Nachruf im Morgenblatt vom 29. Juni 1829 stammt von Gustav Schwab! Den Artikel «Die erste Kunst-Ausstellung in Stuttgart» im Morgenblatt vom 5. Juni 1812 mit der Notiz über Luise Duttenhofer auf S. 537 hat Heinrich Rapp geschrieben. Ludwig Schorn hat, wie ich bereits vermutet hatte, den Artikel «Kunstausstellung in Stuttgart, im September 1824» im Kunst-Blatt vom 1. November 1824 (mit Sigel S. am Schluß) verfaßt. Ich verdanke die Kenntnis der Verfasser dem Redaktions-exemplar des Morgenblatts, das sich heute noch im Cotta'schen Verlagsarchiv befindet und über zahlreiche anonym oder nur mit Sigel erschienene Beiträge Aufschluß gibt².

Nun zu den Leserstimmen. Daß ich in meiner Wertschätzung der Duttenhofer keiner Übertreibung verfallen bin, bestätigen durch feine Beob-

achtungen zwei Briefe. Herr Professor Dr. Wilhelm Gundert schreibt: «Ich weiß nicht, woran es liegt, aber ich fühle mich beim Anblick dieser Figuren geradezu leibhaftig in das alte Stuttgart versetzt, so wie es mir als Buben bei den Erzählungen meines Großvaters Hermann Gundert³ vorschwebte. Es ist in dem Ausdruck der Gesichter, in den Linien und Konturen von Rumpf und Gliedern irgend etwas ausgesprochen Stuttgarterisches. Und ich kann mir sehr gut vorstellen, wie mein Großvater, der ja nur ein paar Häuser vom Rappschen Hause entfernt – unterhalb der Stiftskirche, Ecke Stifts- und Marktgasse – 1814 zur Welt gekommen ist, bei seinen Bubenspielen vor der Kirche gar manchmal der originellen Madam über den Weg gelaufen sein mag.» – Herr Dr. Otto Könnecke schreibt: «Die Duttenhofer ist ein Gotteskind, da ist nichts gemacht, gezwungen, angelernt, es entspringt einfach aus ihr, weil es sein muß als Naturgesetz, wie die Quelle aus der Erde oder das Kind aus der Mutter. Die Anmut der Halbwüchsigen ist ihr Eigenstes, so wie bei der Sintenis die Anmut des Rehs und des Füllens. Welche Selbstverständlichkeit der Haltung, welcher ganz große Sinn für Körperlichkeit, für die Bedeutung und das Spiel der Gelenke! Und all das nicht etwa am nackten Objekt, sondern in dicht verhüllender Kleidung, und trotzdem alle Beweglichkeit und Bestimmungsgemäßheit der Gelenke, Glieder, des ganzen Körperbaus. Darüber hinaus hat sie die Gabe, das Wesen des Dargestellten in Haltung oder Bewegung auszudrücken.»

¹ S. *Stultifera Navis*, Jahrg. 10, 1953, S. 14 ff.

² Für die erbetene Nachschlagung bin ich Frau Dr. Liselotte Lohrer (jetzt Schiller-Nationalmuseum: Cotta'sche Handschriftensammlung, Marbach a. N.) zu Dank verpflichtet.

³ Hermann Gundert war auch der Großvater von Hermann Hesse.